



ភ្នំពេញ

LES AFFLUENTS

un film de Jessé Miceli



AVEC SEK SONGSA EANG PHEARUM ROM RITHY VANN LEK RÉALISÉ PAR JESSÉ MICELI ÉCRIT PAR JESSÉ MICELI IMAGE RUN SOKHENG SON CHEK DARA MONTAGE CLÉMENT SELITZKI PREMIER ASSISTANT MUT BALLAT PRODUIT PAR HOROMA FILMS (JESSÉ MICELI) & PERSPECTIVE FILMS (GAËLLE JONES) AVEC LA PARTICIPATION DE KAMPUCHEA TELA CO, LTD, TL GROUP INTERNATIONAL ET KLAPYAHANDZ
DISTRIBUÉ PAR LOCAL FILMS DISTRIBUTION

PERSPECTIVE
FILMS

Horoma
Films

TELA
FILMS

MA
KYH

LA
SEPTIÈME
OBSESSION

LD
FILMS

TROISCOULEURS

Visions
du Réel
OFFICIAL SELECTION

BUSAN
International Film Festival

Seoul
Spring
FILM FESTIVAL

TL GROUP

LES AFFLUENTS

UN FILM DE JESSÉ MICELI

FICTION / CAMBODGE - FRANCE / 2022 / 1H22
SORTIE LE 16 FÉVRIER 2022

Phnom Penh, aujourd’hui. Aspirés par les lumières rutilantes de la ville, Songsa, Thy et Phearum, trois jeunes garçons, en quête d’émancipation, voient leurs rêves de vie facile se télescoper à une société qui oscille entre archaïsme et modernité. Une photographie de la jeunesse cambodgienne, trois portraits aux accents queer et naturalistes qui questionnent les attentes et les désirs d’une génération.

LISTE TECHNIQUE

Réalisation & scénario	Jessé Miceli
Image	Run Sokheng
Son	Chek Dara & Mikaël Barre
Montage	Clément Selitzki



PRODUCTION
PERSPECTIVE FILMS
Gaëlle Jones

DISTRIBUTION
LOCAL FILMS
Nicolas Brevière

HOROMA FILMS (CAMBODGE)
Jessé Miceli

FESTIVALS

- ACID Cannes 2020
- Busan International Film Festival 2020
- Seoul International Pride Film Festival 2021
- Young Cinema Award APSA 2020
- Visions du Réel Nyon 2021
- Cambodian French Institute Phnom Penh 2021
- Ottawa International Film Festival 2021
- Pop-Up Asian Film Festival Chicago 2021
- Festival de la Francophonie Chicago 2021
- Cine Asia Helsinki 2021
- ...

CELUI QUI FAIT

JESSÉ MICELI
CINÉASTE

Propos recueillis à partir d’un entretien avec Jessé Miceli

L’idée du film est venue de l’urgence sur place de témoigner, de documenter ce que je voyais, c’est-à-dire ce changement, l’émergence d’un nouveau monde et la disparition d’un autre par la même avec le boom de l’urbanisation que j’ai pu observer. Ce qui m’intéressait, à partir de ce constat, était de documenter ce moment de transformation, d’exode urbain, de naissance de nouvelles vies, et aussi la nécessité d’adaptation de la jeunesse cambodgienne à ce nouvel environnement.

Ce devait être réaliste, d’où l’aspect documentaire. Je voulais suivre mes personnages, être proches d’eux, c’est pourquoi il y a beaucoup de caméra épaule par exemple. Je voulais vraiment les accompagner dans leur voyage au cœur de cette mutation du territoire. Le Cambodge est un pays qui se reconstruit. Il y a quelque chose à Phnom Penh qui fait penser à un adolescent. Des buildings qui poussent comme des boutons, une voix qui devient plus grave, en passant de toutes ses mobylettes et motos à des grosses voitures au vrombissement plus fort. Il y a quelque chose de disgracieux dans cette croissance extrêmement rapide mais à partir de là j’aime penser que tout est possible, notamment le meilleur pour l’avenir.

Le Cambodge est un pays qui me passionne, duquel j’ai essayé d’apprendre beaucoup par curiosité d’abord. Au départ, il y avait un scénario sous la forme d’une ossature et ensuite on a travaillé l’intérieur de chaque scène avec les comédiens pour qu’ils s’approprient la langue, pour qu’ils proposent un langage corporel aussi pour les personnages qu’ils incarnent. Tout cela a nourri le projet de départ, et on a été porté par l’évolution de ce qu’il se passait sur place pendant le tournage. Sur les 19 jours, non consécutifs, on a travaillé selon les disponibilités, les personnes qui nous accompagnaient, et les lieux dans lesquels on voulait tourner. L’idée est de retranscrire comment la population est encore majoritairement rurale. On vit beaucoup dans les campagnes. L’exode concerne les jeunes gens qui cherchent un moyen de vivre, et qui veulent subvenir aux besoins de la famille dont ils sont responsables. Très souvent on est à la ville, qui est grouillante, bruyante, pour travailler, et dès qu’on peut on retourne à la campagne dans un milieu dans lequel on est plus protégé, entouré. Je voulais rendre compte de



ça. Il y a des nuances, des ambivalences. La société cambodgienne est très conservatrice, mais elle l’est moins dans les mœurs, en privé. C’est une société qui, contrairement à la nôtre imprégnée de l’héritage judéo-chrétien, aborde les rapports entre les personnes, au sein du couple, ou de genres tout simplement très différemment.

La ville n’est jamais totalement dans la pénombre, car même la nuit elle est éclairée par les néons - les LED surtout maintenant - et en face il y a ce qui reste un refuge pour beaucoup de cambodgiens avec la famille, la campagne, qui n’est pas forcément si simple. Ça peut être une pression exercée sur ces jeunes gens, pour les envoyer parfois tôt, et contre leur gré, participer aux finances familiales. La famille est aussi bien un cocon qu’un lieu de tension, de danger.

Pour la musique, je voulais que l’on entende celle que les cambodgiens écoutent réellement. Nous nous sommes associés avec le label *KlapYaHandz* qui produit beaucoup d’artistes contemporains du Cambodge, avec souvent, mais pas toujours, une influence rap US à partir desquelles ils créent des musiques, dont certaines liées à celles khmer plus traditionnelles et en chantant aussi dans leur langue. Pour autant, j’aimais beaucoup l’idée de réconcilier ça en extradiégétique, avec des musiques d’un temps disparu, ancien, d’artistes des années 50 et 60 éliminés pendant le régime khmer rouge. C’était intéressant pour moi de lier, de recréer une continuité violemment coupée entre ces deux époques par la musique. Comme si les esprits étaient encore là, et chantaient.



CELUI QUI REGARDE

ALAIN RAOUST
CINÉASTE, MEMBRE DE L’ACID

Si vous aimez les tuk-tuk et que vous êtes un peu toc-toc vous serez probablement comme un poisson dans l’eau dans *Les Affluents* de Jessé Miceli. Premier long-métrage halluciné, frappant et frappé, *ovni from Mars* mais au final en provenance de Phnom Penh, Cambodge. Sans clou, sans vis, s’enchaînent des micro-fictions, des fragments, composants un poème qui chercherait à rassembler les membres de sa narration perdue. Les trajets de trois garçons deviennent également celui de leur famille, de leurs amis, de leurs fréquentations, d’une ville, d’un pays tout entier. Dans ce mouvement, celui d’un travelling arrière qui composerait une vue d’ensemble, la grande force du film est également de nous transformer en un affluent. À l’aise, on se glisse dans le courant, sans trop savoir où tout cela va nous conduire, on est embarqué sans destination précise oubliant même le point de confluence, là où les eaux se mêlent.

Le film baigne dans des business de pacotille, salaires journaliers à 2 dollars, avortement clandestin, chinois achetant le sol du Cambodge, karaoké bourré avec papa, club underground en mode death metal suédois où une partie de la jeunesse, en pogotant, semble tout autant s’inventer un avenir que se dissoudre. La sidération est que tout cela est filmé avec une étonnante tranquillité, à l’instar d’un poulet qu’on ébouillante à l’heure de l’apéro, dans un Phnom Penh en pleine mutation économique, extension libérale, accroissement urbain et ses corollaires : laissés pour compte, casse sociale, dérives. James Joyce, «le grand dragon du verbe» disait : «*Ce qui importe par-dessus tout dans une création, c’est la profondeur vitale de laquelle elle a pu jaillir*». Ce que nous propose Jessé Miceli, et c’est là en quelque sorte la prouesse, est d’être à la fois au point d’arrivée et à la source des affluents de la création.

CELUI QUI MONTRE

ANTOINE TILLARD
LE MÉLIÉS, VILLENEUVE D’ASCO

Pour son premier film, le cinéaste nous offre une plongée dans la vie quotidienne à Phnom Penh. En mettant en avant le parcours de ses trois personnages principaux, le film brosse un portrait atypique du Cambodge contemporain. Ces trois jeunes adultes, très différents, nous apportent un bel éclairage sur les envies et les ambitions des jeunes cambodgiens, majoritairement issus de la campagne, qui débarquent dans la capitale avec des projets plein la tête. Mais ils doivent faire face à la réalité d’une société qui mute à une vitesse vertigineuse et les emmène dans un tourbillon qu’ils tentent d’apprivoiser.

On a la sensation, lorsque l’on regarde le film, qu’il est ancré dans le réel. On se surprend parfois à se demander si l’on n’est pas dans un documentaire tant ce que vivent les trois personnages semble proche de la réalité. Pour sa mise en scène, Jessé Miceli utilise à merveille les différents quartiers de la ville. Ceux -ci sont, chacun, marqués par un certain type de lumière. Le film est un feu d’artifice de couleurs quand il se déroule dans les quartiers de vie nocturne qui ne semblent éclairés que par des néons aux couleurs flamboyantes et artificielles. Lorsqu’il part dans les quartiers plus populaires, pauvres, la lumière devient plus sombre, plus orangée et l’ambiance beaucoup plus feutrée.

Nous sommes également dans une belle réflexion sur le récit, on sent que l’image qui nous est montrée est composée en écho à chacun des personnages. Le rêve d’une vie meilleure de cette jeunesse est universel. Le récit initiatique de Songsa, Phearum et Thy pourrait être celui de nombreux autres jeunes dans de nombreux autres pays. C’est bien des mutations hâtives et violentes de nos sociétés contemporaines dont il s’agit. Jessé Miceli est un cinéaste prometteur dont on a hâte de découvrir les prochains projets.

INVITATIONS AU SPECTATEUR

Voici quelques thèmes que nous vous proposons d’aborder lors des rencontres avec les cinéastes qui accompagneront le film.



Les Affluents de Jessé Miceli : Géographie du nouveau-monde

Refuser la disgrâce

Jessé Miceli filme la complexité du territoire cambodgien, où les anciennes terres agricoles sont progressivement supplantées par des infrastructures modernes. Le film s’ouvre sur des espaces ruraux, avant un basculement rapide dans la ville nocturne. Les néons bleutés exhibent les hauts buildings de ce nouveau paysage urbain, où le béton frais et les écrans numériques géants recouvrent le décor. Les trois protagonistes résistent face à la violence qui imbibe chaque rue de la capitale, composée de terrains vagues et de tas de débris en feu. La circularité de la mise en scène, avec de longs travellings en panoramiques, appuie autant leur sentiment de vertige que leur résistance. C’est un pays fait de routes, où tous sont pris dans le tourbillon d’une conduite. Cette nouvelle société occidentalisée, avec l’avancée technologique, s’arbore d’une culture du loisir et des échanges monétaires. La prédominance de la langue anglaise témoigne de cette altération des traditions cambodgiennes, désormais prises dans la tourmente d’une forme de modernité que nos trois compagnons refusent.

Résister contre l’agitation

La progression narrative du film tend vers l’espoir et le ressourcement personnel positif. Le film se clôt sur un terrain vague, une terre pas encore saccagée. Il y a de la poussière, de l’eau et du ciel : des éléments naturels dans lesquels le corps gravite. Ici se situe la lueur d’espoir. Au milieu de cet inconfort généralisé, certains jouent au volley, d’autres coupent leur moteur pour prendre en stop. Ces actes désintéressés amplifiés par la danse finale, filmée avec une caméra mobile donnant la sensation d’une aération soudaine : celle d’un corps libéré de toute contrainte extérieure.

acid
ASSOCIATION DU
CINEMA
INDEPENDANT
POUR SA DIFFUSION

L’ACID est une association de cinéastes qui depuis 30 ans soutient la diffusion en salles de films indépendants et œuvre à la rencontre entre ces films, leurs auteurs et le public. La force du travail de l’ACID repose sur son idée fondatrice : le soutien par des cinéastes de films d’autres cinéastes, français ou étrangers. Chaque année, les cinéastes de l’ACID accompagnent une trentaine de longs-métrages dans plus de 400 salles indépendantes et dans les festivals, lieux culturels et universités de 20 pays. Parallèlement à la promotion et la programmation des films, à l’édition de documents d’accompagnement, l’ACID renforce la visibilité de ces films par l’organisation de nombreux événements. Près de 400 rencontres, ateliers, ciné-concerts et ACID POP offrent ainsi la possibilité aux spectateurs et aux publics scolaires de rencontrer ceux qui fabriquent les films. Afin d’offrir une vitrine aux jeunes talents, l’ACID est également présente depuis 1993 au Festival de Cannes avec une programmation parallèle de 9 films pour la plupart sans distributeur, qu’elle accompagne ensuite jusqu’à leur sortie.

ACID - 14, Rue Alexandre Parodi - 75010 Paris / Tél : + (33) 1 44 89 99 74
POUR PLUS D’INFOS : www.lacid.org